

■ Un marin d'autrefois ■

Le contre-amiral FORGET





Le contre-amiral FORGET

Nos souvenirs sont un jardin perdu. Parcimonieusement, parmi les ronces qui nous ont déchirés, la vie a semé quelques fleurs vite flétries. Autour de nous l'ombre s'est faite. Comment nous reconnaître dans le dédale obscur où repose notre jeunesse ? Où est la route de nos premiers printemps ? Et cependant, l'image de mon père s'y profile. Ma mémoire surchargée le place dans ce qui fut la marine d'autrefois. Les belles frégates gracieuse et légères sous leurs noms mythologiques, les combats héroïques lui font un cadre émouvant. Mon père n'était pourtant pas tout à fait de cette génération. Il était né en 1829 à Compiègne où mon grand-père Timothée Forget tenait son emploi. Tout jeune fonctionnaire de l'administration des domaines et attaché au ministère des finances mon grand-père avait épousé Mademoiselle Emilie de Talayrac d'une famille de magistrats. Mon arrière-grand-père, François Guiraud de Talayrac, était juge au point d'honneur. Sa mère, ma bisaïeule fille du jeune et brillant général de Wurmsers, comptait parmi ses proches ascendants le grand peintre Lesueur. Belle lignée d'art de robe et d'épée. Mes grands-parents parisiens tous deux firent leur première installation en plein centre de Paris. Leurs premiers enfants vinrent au monde dans une maison sise à l'angle de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens, maison toujours existante mais nombre de fois transformée et retransformée. Fonctionnaire consciencieux mon grand-père franchissait les échelons de sa carrière marquée de fréquents déplacements. En 1832, la direction des domaines de Blois lui échut. Mon père avait trois ans. La séduisante petite ville où il devait grandir devint sa patrie d'élection. Aussi bien tous l'adoptèrent avec lui.

Perchée sur la Loire flanquée de son royal château toute imprégnée d'histoire et de monarchie la cité de Louis XII et d'Henri de Guise fait figure de petite capitale. Mes grands-parents n'échappèrent pas à son attirance. Il ne fut plus question que de s'installer d'y prendre racine et de n'en plus bouger. Huit enfants cinq filles et trois garçons étaient nés. Dans la grande demeure dont notre aïeul s'était rendu acquéreur la vie se déroulait patriarcale. Louis Philippe était au pouvoir. La France copiait volontiers la vie familiale et rangée qui régissait les Tuileries. Blois suivait le mouvement et mes grands-parents n'y faisaient pas faute. On dînait à six heures on déjeunait à onze. Le père de famille était le Chef écouté de sa petite tribu. Chacun à sa place et chacun à sa tâche. Le bonheur régnait dans la simplicité.





Le contre-amiral FORGET

Ma grand-mère avait été fort jolie. Une miniature que nous possédons en fait foi. Ses cheveux châtain légèrement bouclés sont coupés à la Titus. Sa robe Empire est copieusement décolletée. Avec ses yeux rieurs et l'aisance de son attitude elle est bien l'héritière du siècle spirituel et insouciant qui fut son berceau et où la principale occupation des femmes était de plaire et de se rendre agréables.

Tout de suite la société blésoise lui fit bon accueil. Les rangs restreints et fermés de la petite caste s'ouvrirent devant elle, privilège que sa finesse et son tact lui firent apprécier. Les amis prolongent et cimentent la famille. Ainsi en jugeait notre aïeule. Les siens furent les meilleurs. Ses filles l'entouraient. Les trois aînées Cécile, Emilia et Clémentine, élégantes et de bonne éducation, étaient fêtées aussi bien dans les châteaux environnants que dans les vieux hôtels de Blois.

Les garçons préparaient leurs carrières.



A sept ans, le petit Emile, ainsi se nommait mon père, fut mis en pension. Tout près de Blois le château de Menars ancienne propriété de Madame Tallien était devenu établissement d'éducation. Le confort aussi bien que le niveau des études inquiétaient peu les parents d'alors. Leur devoir sans chercher au-delà était de confier leurs enfants à des maîtres chargés de leur formation. Ceci fait, on laissait aller. La science venait en son temps. Celle que mon père acquis fut sans doute suffisante car, à quatorze ans, il passa de Menars à Paris dans une des rares institutions où l'on préparait les élèves à la Marine. Où mon père qui ignorait tout de la mer qu'il n'avait jamais vue avait-il pris cette vocation si spéciale ? Ne cherchons pas. L'autorité paternelle toute puissante à cette époque nous donnera la réponse. Son père l'avait eue pour lui. Le métier lui paraissant bon il en avait décidé sans consulter ni les goûts ni les aptitudes de son fils. L'enfant s'était incliné et avait accepté le choix paternel. Deux années de sérieux travail furent couronnées de succès. Mon père fut reçu au Borda. A seize ans il entra dans la vie et sans l'avoir cherchée débuta dans une carrière qui allait devenir la grande passion de son existence.





Le contre-amiral FORGET

Dans ses impressions de jeunesse Pierre Loti nous a laissé le vivant récit de sa première arrivée à Brest, de son entrée au Borda de jadis. Brest et sa rade, le vieux vaisseau qui n'est plus qu'un souvenir, les élèves bruyant, courant, envahissant leur école tout est là, rien ne manque au tableau. Nous sommes au crépuscule, c'est l'heure du branle-bas du soir. Officiers et matelots sont à leur poste. Les couleurs sont amenées, la prière est murmurée. Eux aussi sont à leur rang, déjà disciplinés. Un coup de sifflet, c'est le signal attendu : premier contact, premier exercice la manœuvre du hamac. Il faut savoir dérouler, suspendre, se glisser prestement dans cette gaine vacillante qui sera votre couchette pendant de longs mois. Tout cela non sans peine. Les y voilà enfin, bien allongés, bien chez eux. Leur journée est faite. Ils reposent conquis par l'amour de la mer. Seule dans le grand silence la vigie chante les heures.



Vingt ans plus tôt, dans le même décor, sur le même Borda, mon père, comme ses cadets, avait accompli les mêmes gestes, dormi sa première nuit de marin, gagné à son tour et comme eux par la mystérieuse attirance du grand large.



A sa sortie de l'école navale, le premier embarquement de mon père fut une campagne de guerre. Beau début pour un jeune officier. Le Jean-Bart armait pour Sébastopol. Mon père y prit son poste d'aspirant de seconde classe. De cette campagne il ne nous disait pas grand chose. Un aspirant de seconde classe dont le rôle est de guerroyer et d'obéir est mal situé pour observer ses chefs. Canrobert, Pélissier, étoiles qui avaient brillé à firmament algérien se retrouvaient sous le ciel de la Crimée. Saint-Arnauld avait été emporté par une attaque de choléra. Les rigueurs de l'hiver le scorbut, le choléra avaient été le principal ennemi du corps expéditionnaire. Mon père subit le sort du plus grand nombre. Atteint gravement par le terrible fléau il échappa à la mort, mais épuisé, affaibli fut rapatrié avec un congé de convalescence et ses galons d'Enseigne de Vaisseau. Quelques années plus tard ce fut pour lui à bord de l'Eure la campagne du Mexique.



Le contre-amiral FORGET

A cette époque, nous étions souvent en guerre. La France généreuse prêtait fréquemment à des alliés – pas toujours les mêmes – le concours de ses armes. Sans hésiter, Napoléon III avait volé au secours de l'infortuné archiduc Maximilien d'Autriche, appelé au trône du Mexique, abandonné renversé et fusillé. Pour nous le Mexique fut un désastre. Comme dans toute lointaine expédition la maladie avait décimé nos troupes renouvelant les pires épreuves de la Crimée. A l'inverse du rude hiver de la mer noire, l'adversaire fut cette fois l'implacable soleil des tropiques, les exhalaisons marécageuses, les nuages de moustiques, la malaria. De nouveau, mon père paya son tribut à la maladie. Une mauvaise fièvre jaune le mit aux portes du tombeau. Ce fut pour lui le principal et fâcheux souvenir d'une campagne où la politique avait joué son rôle le plus néfaste.



Entre ses campagnes du Jean Bart et de l'Eure un embarquement de paix avait conduit mon père dans les parages du golfe de Gascogne et de Biarritz, résidence d'été de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie. Dans leur belle villa de la Côte l'Empereur affable et taciturne, l'Impératrice dans l'éclat de sa rayonnante beauté tenaient leur petite Cour. Les jeunes officiers dont mon père partageait les faveurs étaient reçus à bras ouverts. Le bataillon des Dames d'Honneur, toutes jeunes et jolies telles Wintherhalter les a léguées à l'avenir secondaient leur souveraine. Pendant un temps Biarritz n'était que fêtes et plaisirs. Infatigable l'Impératrice se plaisait aux excursions en montagne ou en mer qu'elle même organisait. Ces excursions n'étaient pas toujours heureuses. L'Empereur demeuré au rivage s'inquiétait des retards occasionnés par une pluie inopinée ou un orage subit et au retour recevait les promeneuses exténuées et trempées, en forte humeur de réprimande. Douceur de vivre d'une époque où exister n'était pas un problème.

La France enviée et admirée était le rendez-vous de tout ce qui brillait en Europe par son rang ou sa valeur. J'ai sous les yeux, soigneusement encartés dans un gros registre, les états de service de mon père. Les ordres d'embarquement datés de 1860 et environs sont timbrés du sceau Impérial. En belle calligraphie la phrase rituelle est inscrite en exorde. "Par ordre de l'Empereur"... mot magique qui fait surgir du fond de nos mémoires tout un passé d'épopée, de victoires, de légendes. Le drapeau de France planté aux quatre coins du monde et, jusqu'à nous, l'ombre du premier des Napoléon couvrant son descendant de sa gloire immortelle.





Le contre-amiral FORGET

Etre appelé à un commandement est la grande et légitime ambition de tout officier de marine. Mon père qui venait d'être promu au grade de Lieutenant de vaisseau n'en était pas exempt. Toutefois, modeste et réservé, s'adonner à la plus petite des inévitables démarches, indispensables pour arriver au but désiré, lui eut été impossible. Et pourtant, chacune le sait, ne rien demander est se condamner d'avance à ne rien avoir.

D'affectueuses influences se substituèrent et agirent pour lui. En leur temps, les désirs de mon père furent réalisés et sa nomination à son premier commandement, l'avis le Dauphin fut un fait accompli. Le Dauphin, avec sa roue de côté et sa petite cheminée nous paraîtrait aujourd'hui un vrai joujou. Mon père jeune d'âge et de grade n'en était ni moins fier ni moins heureux. Ma mère l'était autant que lui. La femme du Commandant partage en ces circonstances la royauté éphémère de son mari. Elle préside aux déjeuners et goûters qui se donnent à bord sitôt le vaisseau au mouillage. Il n'est pas de salon plus accueillant que le carré du commandant. Mes parents se jugeaient comblés.

Le Dauphin quittait peu les flots de la Manche. Sa mission consistait surtout à surveiller les côtes et ses abords. Un jour de gros temps le petit aviso eut l'occasion de faire montre de son utilité. L'Esnoch, fort navire anglais en perdition sur les roches de Jobourg, lançait ses appels de secours. Le Dauphin à toute vapeur se porta vers lui et le sauva d'un fâcheux échouage. En témoignage de gratitude le Dauphin eut l'honneur des remerciements de sa Majesté la Reine d'Angleterre et mon père comme souvenir personnel reçut un joli service à cherry, plateau, gobelets et jug en argent travaillé que nous eûmes vite fait de baptiser du nom de "Cadeau anglais".



Une coupure sépare l'aimable Dauphin des jours sombres qui guettaient la France. Mon père fit une campagne de Chine à bord de la frégate La Guerrière sous les ordres de l'amiral Roze. Dix-huit mois à passer dans le danger. Une coupure sépare l'aimable Dauphin des jours sombres qui guettaient la France. Mon père fit une campagne de Chine à bord de la frégate La Guerrière sous les ordres de l'amiral Roze. Dix-huit mois à passer dans le dangereux Océan des pays jaunes. Un terrible typhon nous avait fait perdre le Monge, roulé par l'ouragan et disparu corps et biens. Prise à son tour dans ces mêmes parages La Guerrière échappa au désastre mais, démantelée, démantée, ne put que rentrer à son port tel un oiseau blessé.



Le contre-amiral FORGET

Dans la vie du marin le port d'attache joue un rôle important. Bouée bienfaisante où fleurit le rameau d'olivier. La route a été longue, les dangers sans nombre. La cité du repos n'en sera que meilleure au navigateur fatigué.

Fraîchement débarqué mon père se retrouva à Cherbourg parmi son état-major de La Guerrière. L'amiral Roze nommé Préfet Maritime de l'arrondissement l'avait choisi comme aide de camp. L'amiral Roze était un vieux petit marin à la peau jaune et tannée qui n'avait rien de la fleur dont il portait le nom. Veuf, n'ayant qu'un fils retenu à Paris par sa carrière la grande Préfecture se trouvait bien vide. En tant que femme d'aide de camp ma mère était appelée à en faire les honneurs. Les soirs de grand bal, première arrivée elle avait un mot aimable pour les invitées de l'amiral, s'approchait des isolées, présentait des danseurs aux jeunes filles sagement alignées sur leurs banquettes. Tandis que mon père en grande tenue chamarrée de ses dorures et de ses aiguillettes, se tenait près de son chef à l'entrée des salons. Cette période de Préfecture fut pour nos parents l'une des années heureuses de leur existence. La halte que la Providence accorde parfois aux courageux pour les aider à poursuivre, quand même et bravement, la ronde épineuse du devoir.



Très peu de temps avant notre entrée en guerre avec la Prusse, mon père avait été nommé au commandement du Bruix. Le pays était calme. Rien ne laissait prévoir la série des malheurs prêts à fondre sur nous. Le Bruix croisait sur les côtes du Brésil. Parti confiant au printemps de 1870, mon père se trouva tout à coup en plein état de guerre. Des difficultés que le progrès moderne ne laisse pas soupçonner surgissaient sans trêve : plus de communications avec la France, plus d'ordres à recevoir, plus d'instructions à attendre. Entièrement livré à lui-même mon père sut faire face à la gravité de sa situation et y obvier. Garder la confiance de son entourage, lutter contre la dépression de l'isolement fut son premier objectif. A tous un même cœur, un même élan. Des vaisseaux ennemis se trouvaient fréquemment sur la route du Bruix. Mon père à chacune de ces périlleuses rencontres sut sauver sans faiblesse ni compromission l'honneur du drapeau. L'approbation de ses supérieurs les notes louangeuses qui lui furent décernées à cette occasion peignent son beau caractère : toujours à son devoir, toujours à son poste, donnant à tout moment l'exemple du courage et du sacrifice librement consenti.



Le contre-amiral FORGET

Notre père n'apprit qu'au retour l'étendue de nos désastres : la défaite, la chute de l'Empire, la guerre civile, les pertes irréparables. Le deuil et la douleur étaient partout. Les larmes de mon père se mêlaient à celles que les siens répandaient. Les revoir joyeux n'était plus. Un amer chagrin étreignait la France.



Une fois encore mon père se remit à la tranquille acceptation de la tâche quotidienne "Grandeur et servitude militaire" a dit Alfred de Vigny. Grandeur, oui, mais pour mon père il n'était pas de servitude. Tout était grandeur. Toutefois, le paisible service à terre pour lequel il avait été désigné ne fut pas de longue durée. L'Atalante, battant pavillon du vice-amiral Roussin, armait pour le pacifique. L'amiral fit savoir à mon père qu'il serait heureux de le compter parmi son Etat-Major.

Partir au choix est une distinction appréciable. Au reste mon père ne connut à aucun jour la liste d'embarquement où l'on est appelé à son tour de départ et au petit bonheur de son numéro. Les campagnes s'offraient à lui sans qu'il eut à s'en inquiéter. Celle de l'Atalante serait longue, d'une durée de deux à trois ans. Il la souhaitait quand même. Ma mère était au désespoir. Mon père plaida sa cause et la gagna. Ma mère se résigna et tout en pleurs accepta la dure perspective de cette interminable séparation.

"Femme de marin femme de chagrin" dit le proverbe breton. Chaque tournant de carrière est marqué de la croix du sacrifice suivi parfois d'une compensation. Celle que l'Atalante réserva à mon père un attachement profond à l'amiral Roussin qui devint à tout jamais son chef aimé, autant que respecté, toujours suivi, toujours retrouvé.

Plus tard, en effet, le destin de l'amiral Roussin le conduisit à la Préfecture maritime de Cherbourg où pendant une période particulièrement troublée mon père de nouveau servit sous ses ordres.





Le contre-amiral FORGET

En 1877 le dévouement de l'amiral Roussin au Maréchal de Mac Mahon lui avait fait accepter le Ministère de la marine dans la combinaison Broglie, dite du 16 Mai. La chute rapide de ce Ministère fut le premier grand succès des gauches sur la droite. Peu après, celle-ci gagnant en nombre et en force obtint un vote des Chambres flétrissant les ministres du 16 Mai. Comme suite, le maréchal de Mac Mahon quitta l'Elysée. A son tour, l'Amiral Roussin préfet maritime de Cherbourg frappé par la flétrissure se fit un devoir devant un tel blâme de renoncer à son commandement. Il pria son ministre de le relever de ses fonctions ce qui fut fait. Mon père ressentit un vif chagrin de cette résolution. L'amiral lui-même était profondément affecté. Ayant pénétré les coulisses de la politique il voyait fort en noir l'avenir de son pays. La France entrait dans un ordre nouveau. Une classe avide et sans scrupules prenait le pouvoir. Que ne ferait-elle pour s'y maintenir ? Rien de bon pour la grandeur de la France dont la nouvelle équipe paraissait fort peu se soucier. Mon père ne cherchait pas si loin. La carrière de son chef était brisée. C'en était assez.

A la Préfecture, tout était au départ. Les derniers jours passaient mornes et tristes. L'heure des adieux allait sonner. Au risque de se compromettre gravement et sans y être tenu mon père se montra sans cesse aux côtés de l'amiral, l'accompagna jusqu'au dernier coup de cloche et ne quitta les quais de la petite gare qu'après la disparition du convoi. Bien peu en avaient fait autant. Il n'est guère de courtisans du malheur, seuls sont entourés les favoris du jour. L'amiral Roussin rentra à Paris et se réinstalla dans son bel appartement du Boulevard Haussmann. Mon père discipliné reprit et poursuivit sa route. Plus tard les relations interrompues, mais non brisées de l'Atalante et de Cherbourg qui jadis avaient rapproché les deux marins, se renouèrent dans la capitale plus amicales, s'il se peut, qu'au temps des lointaines campagnes et des exigences du service.



L'amiral Ribourt prit à la Préfecture maritime de Cherbourg la succession de l'amiral Roussin. Je ne sais quelles étaient les fonctions officielles de mon père alors capitaine de vaisseau, ce qui reste acquis est que l'amiral Ribourt avait mon père en grande estime l'appelait près de lui à tout moment pour prendre son avis et s'inspirer de son clair jugement. Mon père répondait à cette confiance avec sa franchise et son tact habituels. Les circonstances le portèrent à faire plus qu'offrir un conseil. Il eût à se ranger à



Le contre-amiral FORGET

côté de son chef l'un de ces mauvais jours où le plus fort a besoin du plus faible. Ce fut pour la seconde fois en peu de mois que mon père se tint près d'un supérieur victime d'une criante injustice. La première fois, près de l'amiral Roussin dans la tristesse des adieux. La deuxième fois, près de l'amiral Ribourt dans l'agitation d'une quasi émeute.



Par son arsenal et ses ouvriers Cherbourg se trouvait pourvu d'un élément avancé toujours bouillonnant toujours prêt à prendre parti. Gambetta en ses premiers beaux jours s'y était arrêté, avait présidé banquets et réunions prononcé nombre de ses mensongers discours. Les têtes s'étaient montées. Un mouvement de gauche était à craindre. Ainsi en fut-il. L'explosion redoutée eût lieu un matin du 14 juillet. La revue des troupes, premier acte du programme de la fête servit de prélude à nos révolutionnaires en herbe.

Sur le quai Napoléon, musique en tête drapeaux flottants, les régiments s'alignaient face à la rade où mouillaient nos magnifiques cuirassés. Les ors brillaient les armes scintillaient, tout était à la joie. Suivi de son état-major militairement l'amiral s'avancait passait lentement devant ses troupes en armes. Tout à coup, perçant le silence, des cris hostiles se firent entendre. Un groupe d'ouvriers bras tendus, poings fermés sifflait, vociférait injuriait l'amiral. Il y eût une minute de stupeur, précédant la fuite éperdue des spectateurs affolés, courant, se bousculant, quittant leurs rangs semant le désordre. Mon père stupéfait par cette bourrasque inattendue s'était élancé près de son chef pour le protéger de sa présence. Impassible sous les huées qui pleuvaient sur lui le pauvre amiral avait continué sa marche aussi calme que si rien ne se passait. Au dernier peloton, son devoir accompli, un rapide demi-tour le ramena à sa Préfecture. Prestement les portes se fermèrent et les manifestants déjà fort égrenés n'eurent plus qu'à se retirer. Pâle de colère mon père de son côté avait regagné son chez lui indigné de n'avoir pu infliger aux coupable la correction méritée par leur conduite.

Lincident n'eut pas de suites. La fête s'acheva dans l'apothéose du feu d'artifice. Le lendemain ne laissa rien paraître de l'orage de la veille. Le travail, la vie active reprurent leurs droits dans une atmosphère apaisée. Seuls les esprits troublés par la mauvaise propagande se fixèrent un peu plus à gauche. Gambetta n'avait perdu ni son temps ni ses harangues.





Le contre-amiral FORGET

En 1885 mon père fut nommé au commandement du Suffren, cuirassé en escadre de Méditerranée.

Commander en escadre est une distinction à laquelle tous ne parviennent pas. Un vice-amiral à l'apogée de sa carrière groupe sous ses ordres les diverses unités qui forment le bel ensemble qu'est une escadre française. Le Suffren était l'une de ces unités. Notre grand port maritime de Toulon a l'honneur d'abriter l'escadre. De ses quais, on voit les beaux bâtiments osciller doucement sur leurs ancres. Puis, au jour dit prendre la mer pour leurs manœuvres et leurs exercices. Partir, revenir, reprendre sa place au mouillage tout cela dans un ordre parfait. C'est alors le joyeux va et vient des vedettes avec ses permissionnaires cherchant les uns, transportant les autres, amenant des invités. Car en escadre, l'hospitalité est de tradition, lunchs et déjeuners se succèdent. Parfois de grands bals sont donnés portant au loin la réputation de la France.

Des hôtes de marque acceptaient volontiers les invitations du Suffren et de son commandant. Jeune, mon père avait beaucoup aimé le monde qui le lui rendait largement. Il en avait gardé l'aisance et les usages. Il savait recevoir, excellait à souhaiter une bienvenue à tourner un compliment sans flatterie. Le jour convenu le trouvait debout à la coupée. Il attendait ses belles invitées, les aidait à franchir lestement le pas dangereux qui sépare le pont de l'escalier mouvant du bord. Dans son salon paré de fleurs fraîches un joli lunch était servi. Autour de la table, les places adroitement disposées facilitaient la conversation qui s'engageait spirituelle et gaie. Le thé circulait. Le temps passait. Nul n'y prenait garde. L'adieu était un au revoir.



Tout finit en ce monde. Le Suffren passa en d'autres mains. Mon père reçut ses étoiles de contre-amiral et fut appelé à Paris au Ministère de la marine comme membre du Conseil d'amirauté. Ce fut la fin de sa vie intense. L'heure du cadre de réserve approchait. Et d'avance mon père acceptait avec la calme résignation qui faisait le fonds de son caractère cette phase dernière de la carrière militaire. Pour en limiter les tristesses, tout prévu, tout bien pesé, mes parents avaient décidé de rester sur place et de ne quitter ni Paris ni leur appartement de la rue Nollet. Ainsi l'existence de mon père passerait au ralenti sans heurts ni regrets.



Le contre-amiral FORGET

Sans être "un grand village" Paris était d'habitation facile. Occupations et délassements étaient à portée de la main. Les goûts les plus divers trouvaient à se satisfaire. Les distances s'acceptaient. Pas de vitesse épuisante. Le vieil omnibus cher à Victor Hugo cheminait cahin-caha au long des rues vides de foule affairée. Dans cette paisible ambiance l'amitié avait sa part. D'anciennes relations se renouaient, des visites s'échangeaient. Mon père toujours sociable usait de ses loisirs pour revoir ses amis de jadis. Tout d'abord et au premier rang son ancien chef l'amiral Roussin venaient ensuite au hasard de ma mémoire l'amiral Ribourt qui partageait avec son frère le général Ribourt un bel hôtel de la rue François 1^{er}. Son cousin, Gaston de Fleury, tout occupé de chevaux et d'élevage toujours maquignonnant à Paris aussi bien qu'en son château du Plessis. L'amiral Charles Duperré type accompli du vieux marin avec ses favoris grisonnants, sa rondeur, son matelot qui lui servait de domestique et qu'il tutoyait comme à bord. Il habitait près de Saint Philippe du Roule un appartement farci des souvenirs du Second Empire. De multiples photographies des souverains et du Prince Impérial s'étaient étalées sur les tables et les guéridons. Les meubles capitonnés les rideaux soyeux tout rappelaient l'époque qui lui était chère. Membre du Jockey, ami du Duc de Chartres choyé et répandu dans la société parisienne, appartenant à tout le monde - Charles Duperré, ainsi l'appelait-on – trouvait encore du temps pour ses vieux camarades. Avec lui, avec d'autres encore, dont les noms m'échappent, mon père remuait le passé, comparait la jeune et la vieille marine et comme de juste au grand avantage de celle-ci.

Notre famille nombreuse alors n'était pas oubliée. Nièces et cousines recevaient avec joie les visites de leur oncle. Elles l'aimaient pour son indulgente bonté. Par lui les liens fragiles qui nouent le présent au passé se maintenaient. Car les parents autant que les amis se perdent si l'on n'y veille. Les garder est une science en laquelle le respect le devoir et le cœur ont leur part.

Mais la mer comme une marâtre use sournoisement ceux qui l'ont servie. Il est peu de vies de plus de sacrifices que celle de l'homme de mer. Sans cesse aux prises avec le danger il passe brusquement au grand dommage de sa santé de la chaleur des tropiques aux froids nordiques. Tout jeune, ses nuits de bord sont coupées par les heures de quart. Vieilli, le commandement l'écrase de ses responsabilités. Il a charge de vies humaines. Sans cesse en éveil il doit pour l'éviter savoir prévoir le pire. Le marin dans sa simplicité accomplit de grandes choses. Tant de chocs à la longue ont leur répercussion sur son organisme qui s'épuise lentement. De longue date mon père n'existait plus que par les soins affectueux de ma mère. Ses facultés étaient intactes. Mais la vie se retirait de son être fatigué, telle la mer apaisée s'éloigne sans bruit vers des rivages lointains. L'abbé Missey ami de la famille venait le voir. Il lui apportait le réconfort de la parole divine, le soutenait du secours de notre religion.



Le contre-amiral FORGET

Mon père voyait venir sa fin sans effroi. Dans sa longue carrière il avait plus d'une fois frôlé la mort. Il n'en avait nulle peur. Qu'eût-il pu redouter n'ayant jamais quitté le droit chemin de l'honneur et du bien. Il pouvait sans crainte affronter le jugement de son Créateur. Il s'éteignit sans souffrances le 8 janvier 1900, nous laissant avec l'exemple de sa vie de bonté et de désintéressement le souvenir consolant de sa calme résignation. Au mystérieux moment où l'âme dégagée de ses chaînes va s'envoler vers son éternelle demeure il s'était mérité, nous n'en saurions douter, d'entendre l'Ange de la Lumière lui murmurer tout bas, l'émouvant appel que les siècles nous ont gardé, et qui toujours nous fera tressaillir " "Le Maître est là il vous demande".

Jean 11 – 28

FIN